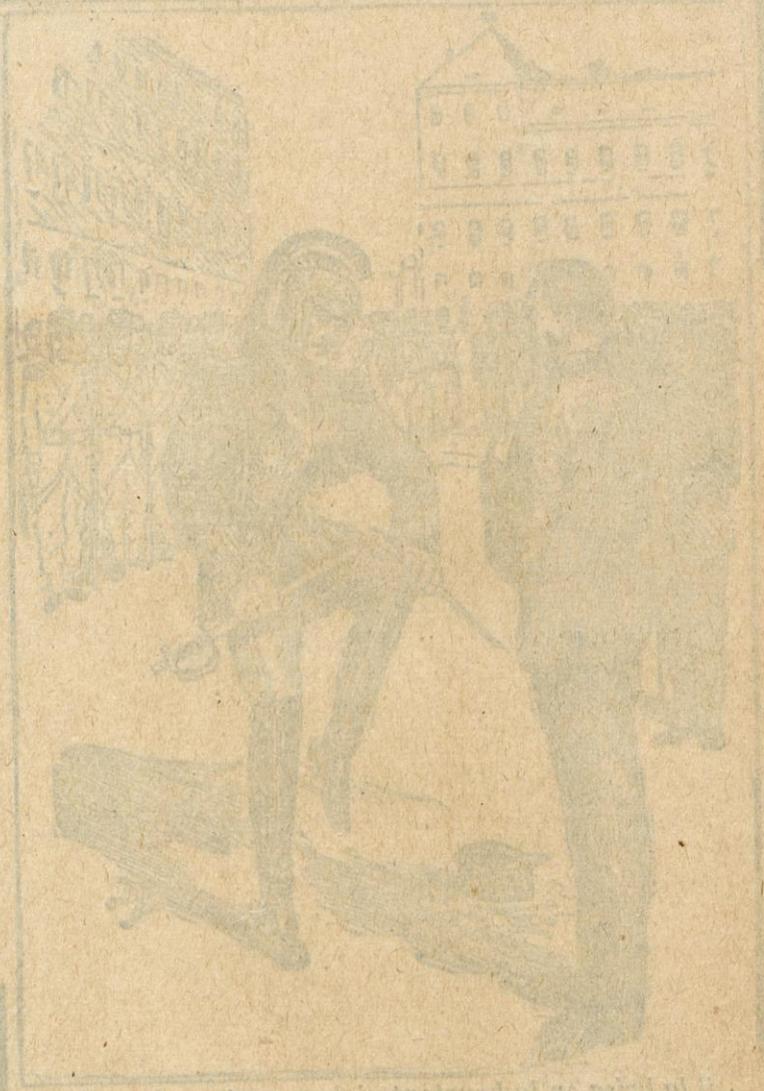


*...il la brisa en la heurtant violemment par le milieu
contre son genou... (page 474).*

C. L

LIVRAISON 61



Un bon point de la habitation...
C'est un bon point de la habitation...
C'est un bon point de la habitation...

vait pas au juste en quoi consistait le malheur qui s'était abattu sur sa famille.

Car les petits enfants, ceux du moins qui sont bien doués, ont beaucoup plus de profondeur d'esprit, de grandeur d'âme et de délicatesse de sentiments qu'on le croit en général. L'erreur que l'on fait à ce sujet vient de ce que les enfants ne révèlent jamais le fond de leurs pensées et qu'il n'y a que très peu de personnes qui se souviennent exactement de la mentalité qu'elles avaient quand elles étaient toutes petites. Si les parents pouvaient soupçonner ce que les enfants pensent d'eux parfois sans rien en dire ni en laisser deviner, ils en mourraient de honte, car ces jugements sont d'une justesse qui tient du miracle !

Mais Pierrot, lui, n'avait pour ses parents que de l'amour et un respect bien mérité, aussi se mit-il à prier avec la plus grande ferveur dès que sa maman le lui demanda.

— Seigneur ! murmura-t'il en joignant ses petites mains. Nous te demandons de faire revenir bientôt notre papa auprès de nous, car nous ne pouvons vivre sans lui !

Et après son frère, la petite Jeanne répéta exactement les mêmes paroles.

Puis les deux bambins embrassèrent leur mère et se mirent à la caresser avec une tendre effusion.

La pauvre femme faisait de son mieux pour dissimuler sa tristesse et même pour feindre une certaine gaiété en présence des deux enfants mais son angoisse était telle qu'elle n'y réussissait que bien mal. A chaque instant, elle regardait de nouveau du côté de la pendule et il lui semblait que ce jour-là, les aiguilles tournaient beaucoup plus lentement que de coutume autour du cadran. Sa pensée et son imagination étaient tellement surexcitées qu'elle voyait littéralement Alfred et assistait son martyr presque avec autant de clarté que si elle avait été

sur le lieu où se déroulait la terrible scène.

Instinctivement, elle ferma les yeux, mais alors la tragique vision devint encore plus claire et plus nette.

Enfin, elle eut un soupir de soulagement.

— Ça y est !... murmura-t'elle. Le pire est passé maintenant !

Mais au même moment sa force de résistance se trouva complètement épuisée. Elle sentait qu'elle ne pouvait plus rester auprès des enfants qui s'étaient remis à jouer et qui, de temps à autre, poussaient d'allègres éclats de rire. Il fallait qu'elle s'isole, qu'elle reste seule, et qu'elle n'entende aucun bruit.

D'un pas mal assuré, l'infortunée s'éloigna et se retira dans sa chambre. Après avoir fermé la porte, elle se jeta sur son lit et donna libre cours aux sanglots qu'elle s'était trop longtemps efforcée de retenir.

Environ une demi-heure plus tard, sa mère, qui était à Paris depuis quelques jours, entra dans la pièce et vint s'asseoir sur le bord de son lit.

La jeune femme se souleva un peu et prit entre les siennes les mains de Mme Hadamard.

— Ah, maman ! s'exclama-t'elle sur un ton de détresse indicible ; Comme je suis malheureuse !

— Je le comprends ma pauvre enfant, répondit la vieille dame ;

— C'est une épreuve terrible que Dieu nous envoie... J'en souffre presque autant que toi, ma petite Lucie.... Mais il ne faut pas te laisser abattre par la douleur.... Ça ne pourrait que t'affaiblir inutilement....

Lucie se passa plusieurs fois les mains sur les tempes et sur le front. Durant quelques instants, son regard demeura fixé à terre, mais les paroles de sa mère lui avaient réellement donné du courage.

— Tu as raison, maman, dit-elle d'une voix plus calme. En ce moment je suis encore anéantie par mon

chagrin, mais je m'efforcerais de reprendre courage le plus tôt possible afin de pouvoir continuer de combattre pour mon mari.....

Puis après avoir réfléchi quelques instants, elle se leva tout-à-coup et s'exclama :

— Je vais aller voir Alfred..... En cette heure de tristesse ma place est auprès de lui.....

Et aidée de Mme Hadamard, elle commença de s'habiller pour sortir.

Une demi heure plus tard, Lucie se trouvait dans le bureau du commandant Forzinetti.

Mais quand elle eut exposé l'objet de sa visite, le brave officier eut un geste de contrariété.

— Je regrette infiniment de ne pouvoir vous être utile, Madame, lui dit-il.

Lucie fixa sur lui un regard consterné.

— Comment ?..... Est-ce donc à cause de la dégradation que je ne peux plus voir mon mari ?

— C'est-à-dire... indirectement, oui, Madame. Parce que maintenant, comprenez-vous, le capitaine Dreyfus ne faisant plus partie de l'armée, il a été incarcéré dans une prison civile..... Si je ne me trompe, il doit être à la Santé.

La malheureuse se laissa tomber sur une chaise.

— Oh mon Dieu ! gémit-elle. Et pourtant, c'est maintenant plus que jamais qu'il aurait besoin de ma présence !

Le commandant la regarda durant quelques instants avec une compassion sincère.

— Je comprends parfaitement, lui dit-il avec douceur, — mais si vous voulez bien me permettre d'être tout à fait franc, je dois vous dire que vous feriez mieux de ne pas tenter de le voir aujourd'hui..... D'abord il n'est pas certain qu'on vous en accorderait la permission ; ensuite, il vaut mieux donner à votre époux le temps de s'habituer un peu à sa nouvelle situation, qui n'est d'ailleurs peut-

être pas aussi désespérée qu'on pourrait avoir tendance à le croire.....

« Je crois que, pour le moment, il vaut mieux le considérer un peu comme un malade qui a besoin de reprendre ses forces et le fait de vous voir à présent ne pourrait que lui causer un surcroît de surexcitation des plus pénibles et tout-à-fait inutile.....

— Vous avez sans doute raison Monsieur le commandant, répondit la jeune femme. En tout cas, je vous remercie de tout mon cœur pour l'immense bonté dont vous avez fait preuve à l'égard de mon mari durant tout le temps qu'il a passé ici.....

— Et je continuerai toujours d'être son ami fidèle et dévoué, chère Madame, répondit l'officier sur un ton ferme et décidé. Je suis convaincu de ce que le capitaine Dreyfus sera réhabilité tôt ou tard, et si, pour ma part je peux faire quelque chose pour contribuer à cela, vous pouvez être sûre de ce que je n'y manquerai point.....

Un peu tranquillisée, Lucie prit congé du commandant qui l'accompagna jusqu'à la sortie et lui promit de parler au directeur de la Santé pour que ce dernier ne s'oppose point à ce qu'elle puisse voir son mari le plus souvent possible durant le temps que le condamné avait encore à passer à Paris.

Quand elle fut rentrée chez elle, la jeune femme entra dans la pièce qui avait servi de cabinet de travail à son époux et elle prit place devant le bureau.

Puisqu'elle ne pouvait voir son mari, elle voulait au moins lui écrire.

« *Mon cher Alfred,*

Je suis restée avec toi par la pensée durant toute cette terrible journée, et plus particulièrement encore durant les heures tragiques du matin. J'ai ressenti avec toi toutes les souff-

frances que tu as du sùbir pendant cette sinistre comédie, mais je suis persuadée de ce que, fort de ton innocence, tu te seras senti très au-dessus de cette barbare mise en scène et que tu auras pensé à moi et à tes enfants, comme tes enfants et moi pensions à toi.....

Maintenant, mon cher Alfred, il faut que tu aie beaucoup de courage et surtout beaucoup d'espérance, car l'espérance est une grande force et Dieu sait de combien de force nous allons avoir besoin pour confondre tes ennemis et obtenir la réparation de la monstrueuse injustice dont tu es victime !

N'hésite pas un seul instant à croire que cette victoire vers laquelle toutes mes forces et toutes mes pensées à moi resteront tendues, viendront couronner nos efforts viendront couronner nos efforts. Ce n'est qu'une question de temps et tu peux être sûr de ce que nous ferons tout ce qui sera humainement possible pour que ce temps soit bref.

J'aurais voulu venir te voir aujourd'hui, mais la chose ne m'a pas été possible. De toute façon, le commandant Forzinetti m'a promis d'user de toute son influence pour que je puisse aller te voir ces jours-ci, où tu es maintenant.

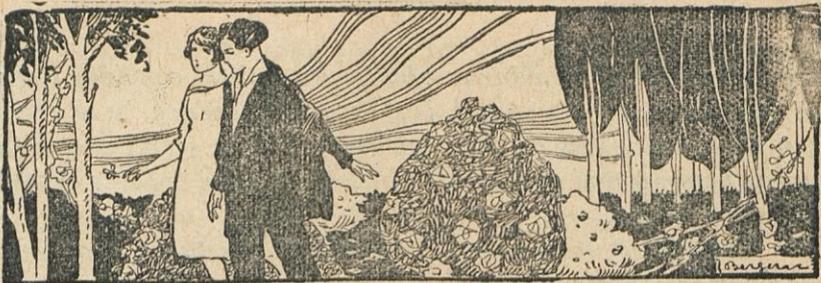
Au revoir, mon cher Alfred. Aie de la patience, de l'espoir et du courage, et sois sûr que j'en aurai aussi, autant qu'il en faudra !

Ta LUCIE.

Après avoir rélu cette lettre qu'elle s'était efforcée de rédiger dans un ton optimiste et vaillant, afin de ne pas courir le risque de déprimer encore davantage le prisonnier qui devait déjà l'être bien assez, elle appuya ses coudes sur la table et laissa couler ses larmes en murmurant :

— Alfred..... Oh, mon pauvre Alfred !

Il s'écoula plusieurs minutes avant que la malheureuse ait pu recouvrer au moins une apparence de calme. Enfin elle inséra la lettre dans une enveloppe et sortit de nouveau pour aller la mettre elle-même à la poste.



CHAPITRE LXIX.

LE JOURNAL DE BRIGITTE VON SHEDEN.

25 décembre 1894.

Tout est fini maintenant ! Je ne pourrai plus revoir Mathieu. Et pourtant, depuis notre entrevue d'aujourd'hui je suis sûre que je l'aime.

Je n'éprouve aucune honte à me faire cet aveu et je crois que je le confierais très volontiers à d'autres personnes aussi, surtout à mon fiancé !

A certains moments, il me semble que je ne me reconnais plus moi-même. J'avais toujours cru que je ne pourrais jamais réellement aimer un homme, et maintenant, ça y est !

Mais je comprends bien que je ne dois pas m'abandonner à cette passion malencontreuse. Il faut que j'oublie Mathieu parce que je dois épouser Fritz von Stetten.

C'est dommage que je n'ai pas connu Mathieu avant Fritz car alors je ne me serais certainement pas fiancée avec ce dernier et j'aurais peut-être même pu me marier avec ce charmant Mathieu, quoi qu'il ne soit pas noble et que, pour comble de malheur, il soit israélite !

Je voudrais bien trouver un moyen de reprendre la

parole que j'ai donnée à Fritz..... J'y ai déjà pensé, mais je crains fort que le moyen n'existe pas !

.....

2 décembre 1894.

Hier, je n'ai pas pu continuer d'écrire parce que j'étais tellement agacée que ma main tremblait et que je ne pouvais plus tenir ma plume convenablement.

Après que nous avons quitté Mathieu dans le jardin du Luxembourg, Fritz m'a ramenée à la maison. Nous avons fait le chemin à pied et ça a bien du prendre une demi heure, mais je suis bien sûre de ne pas avoir échangé plus de cinquante mots avec lui pendant tout ce temps. J'étais tellement furieuse que j'avais envie de lui arracher les yeux !

Dès que nous avons été de retour à la maison je l'ai laissé seul et je suis allée m'enfermer dans ma chambre parce que je ne pouvais plus le voir... Je me sentais tellement nerveuse et agitée que je n'ai plus voulue me montrer de toute la journée et quoi que ce fut Noël, j'ai envoyé la femme de chambre dire que je ne me sentais pas bien et que je ne descendrais pas pour dîner.

Ce matin, mon oncle m'a fait appeler dans son bureau et il m'a annoncé froidement que Fritz désirait retourner tout de suite en Allemagne et m'emmener avec lui.

En entendant cela je suis restée comme anéantie.

Il fallait que je quitte Paris, que je m'en aille à deux cents lieux de celui que j'aime et que j'abandonne tout espoir de jamais le revoir !

J'aurais voulu me rebeller, protester, inventer un

prétexte pour retarder mon départ, mais je me sentais presque défaillir et je ne puis rien dire du tout.

Enfin après que j'eus quitté mon oncle et que j'eus quelque peu recouvré ma présence d'esprit, je me dis que je pourrais sans doute encore revoir Mathieu au moins une dernière fois.

Je me mis à m'habiller pour sortir, mais, au moment où j'allais quitter la maison, la servante me remit une lettre dont je reconnus l'écriture avant même de la prendre en main : c'était de mon père.

J'en pris connaissance aussitôt et je compris que mon père était inquiet à cause de moi parce qu'il craignait que je montre quelque répugnance à épouser Fritz von Stetten et que ce mariage était absolument nécessaire pour sauver l'honneur et reconstituer la fortune de notre famille.

La lettre se terminait ainsi :

« Ces temps derniers, il m'est plusieurs fois venu à l'idée que tu regrettais peut-être de t'être fiancée avec Fritz. J'espère qu'il n'en est pas réellement ainsi, parce que si tu devais renoncer à ce mariage, je crois bien que tes frères et moi n'aurions plus rien de mieux à faire qu'à nous tirer chacun une balle dans la tête.

Je n'eus pas besoin de relire cette lettre, une seconde fois pour prendre une décision. C'était chose faite !

Mon sort était jeté ; il fallait absolument que je me sacrifie pour sauver ma famille et que j'épouse Fritz von Stetten.

30 décembre 1894.

Me voila rentrée chez mon père.

Fritz n'a encore rien dit au sujet de ma rencontre avec Mathieu.

J'ai déjà écrit plusieurs lettres à ce dernier pour le mettre au courant de ce qui est arrivé mais je n'ai encore reçu aucune réponse. Je crois bien que ce doit être Fritz qui se sera arrangé avec les domestiques de façon à pouvoir contrôler toute la correspondance qui m'est adressée et qu'il a tout simplement escamoté les lettres de Mathieu !

Le destin a sans doute voulu que je sois une victime et que je souffre pour expier les fautes des autres. Il n'y a donc pas d'autre remède que de me résigner et de faire semblant de trouver très agréable tout ce qui m'arrive.

.....

6 janvier 1894.

Je viens de lire dans les journaux que le frère de Mathieu a été dégradé dans la cour de l'École Militaire de Paris.

Pauvre homme !..... Comme il a du souffrir !

Mathieu aussi a du éprouver un immense chagrin, parce que je sais qu'il aime beaucoup son frère. Je plains de tout mon cœur cette malheureuse famille et je voudrai bien pouvoir faire quelque chose pour l'aider. Mais que puis-je maintenant que je suis si loin et que, selon toute probabilité, je suis étroitement surveillée par mon précieux fiancé ?

Malgré tout, je continue d'aimer Mathieu et je suis

sûre que je l'aimerai toute ma vie, même si je ne dois plus jamais le revoir.

D'ailleurs, même si je ne l'aimais pas, comment pourrais-je jamais oublier celui qui m'a sauvé la vie ?

CHAPITRE LXX.

LE LOUP DÉGUISE EN AGNEAU.

Quelques jours s'étaient écoulés.

Chaque matin, Lucie arrachait une feuille de son calendrier. Chaque fois, elle ne pouvait s'empêcher de faire une grimace de dépit et d'étonnement, comme si elle avait trouvé réellement extraordinaire d'être encore en vie après les indicibles tourments qu'elle avait souffert. Il lui semblait incompréhensible qu'après tout cela elle ait encore eu de la force de se lever tous les jours et d'accomplir ses devoirs de mère.

Mais elle faisait tout d'une façon purement machinale.

Elle ne dormait que fort peu et, la plupart du temps, ce n'était que durant des périodes de quelques minutes. Chaque fois qu'elle s'éveillait, sa pensée volait immédiatement vers son époux. La pauvre femme vivait dans une continuelle anxiété, car elle craignait toujours d'être brusquement privée de la seule consolation qui, lui restait encore : celle de voir son mari de temps en temps.

L'incertitude de la date à laquelle la seconde partie de la sentence allait être mise à exécution la minait comme une maladie.

Chaque fois qu'elle se présentait au secrétariat de la

prison de la Santé, elle tremblait de terreur, croyant toujours qu'on allait lui annoncer qu'Alfred n'était déjà plus là, qu'il était parti pour le pays lointain qui allait désormais être le lieu de son séjour.

Elle pensait sans cesse au moyen de faire atténuer sa peine et elle espérait encore qu'il pourrait peut-être bénéficier d'une mesure de grâce de la part du président de la République.

Il n'était pas impossible qu'en haut lieu on fut ému de pitié envers Alfred, car on ne pouvait guère ignorer, dans ces milieux, que le malheureux avait été traité avec une rigueur extrême par les autorités militaires et que sa culpabilité n'était pas solidement démontrée.

Mais pour obtenir cette grâce, il aurait fallu qu'un personnage influent, par exemple un haut fonctionnaire de l'État-Major, intervienne en faveur du condamné. Or, la personne la plus influente à laquelle Lucie pouvait penser parmi les gens qu'elle connaissait était incontestablement le commandant du Paty qui, dans son genre était un grand personnage.

De plus, elle ne pouvait oublier que du Paty lui avait offert lui-même de l'aider. Elle s'était montrée fort maladroite en le repoussant comme elle l'avait fait, car elle n'avait obtenu d'autre résultat que de se faire un ennemi de lui.

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de se concilier de nouveau ses bonnes grâces ?

Si elle essayait d'aller le voir ?

Pourquoi pas, après tout ?..... Maintenant que le pire était arrivé, si cette démarche ne faisait aucun bien, elle ne pouvait pas non plus faire de mal. Il n'y avait plus rien à perdre et peut-être quelque chose à gagner.

En tout cas toutes les autres possibilités avaient été épuisées sans résultat. L'aide du commandant du Paty représentait la dernière ressource éventuelle.

Après avoir hésité et tergiversé assez longuement, Lucie se décida enfin à tenter l'aventure.

Elle ne voulait plus se préoccuper d'elle-même, se disant que, puisqu'il s'agissait de sauver Alfred, elle n'avait pas le droit de tenir compte de la répugnance que cet homme lui inspirait. Elle ne devait voir en lui qu'un homme assez puissant pour être en mesure de sauver son époux pour peu qu'il voulut réellement s'en donner la peine.

Et pour que personne ne sâche qu'elle était allée le voir, elle s'en fut le trouver, non pas à son bureau du Ministère de la Guerre, mais chez lui, à son domicile privé.



Afin d'éviter toute possibilité d'indiscrétion, la jeune femme refusa de donner son nom au domestique qui l'avait fait entrer et le pria de dire au commandant qu'une personne qu'il connaissait bien avait une communication urgente à lui faire.

Le domestique s'éloigna et revint quelques minutes après. Il lui dit que le commandant allait la recevoir et il la fit entrer dans le cabinet de travail.

Du Paty était assis à son bureau. En voyant entrer Lucie, qu'il n'avait pas encore reconnue à cause de la voilette très épaisse qu'elle portait, il se leva poliment et la salua d'une inclinaison de la tête.

— De quoi s'agit-il, Madame ? demanda-t'il sur un ton indifférent.

D'un geste rapide, la jeune femme écarta sa voilette et découvrit son beau visage pâle et un peu amaigri par le chagrin.

Le commandant ne parut pas extraordinairement étonné.

Il eut un petit mouvement de surprise, puis il s'inclina de nouveau, plus profondément que la première fois et il désigna un fauteuil.

— A quoi dois-je l'honneur de cette visite, Madame, interrogea-t'il sur un ton de parfaite courtoisie.

— Comment pouvez-vous me poser une pareille question ? répondit Lucie.

— Alors..... Vous avez besoin de mon aide, n'est-ce pas ?

— Oui..... Vous savez déjà dans quelle horrible situation je me trouve..... L'angoisse que j'éprouve ne me laisse pas un instant de répit..... Je ne sais plus à quel saint me vouer..... Oubliez ce qui a eû lieu entre nous, commandant, et ayez pitié de mon pauvre mari, de mes pauvres enfants !..... Aidez-nous !..... Faites en sorte que cette horrible séparation nous soit évitée..... Ne vous rendez-vous point compte de ce que mon pauvre Alfred a déjà enduré d'indicibles tortures ?

L'officier fit un effort pour réprimer le sourire de triomphe qui allait se dessiner sur ses lèvres. Il éprouvait une exquise jouissance en voyant Lucie prête à s'humilier devant lui.

Maintenant, il s'agissait pour lui de savoir mettre la situation à profit de façon à atteindre le but qu'il souhaitait tant.

Avec un geste de sincérité très habilement simulée, il s'empara de la main de la jeune femme et la serra un moment entre les siennes.

— Je ferai tout mon possible, Madame, répondit-il d'une voix qui paraissait réellement émue. Disposez de moi comme il vous plaira et considérez moi comme votre ami le plus dévoué..... Je ne veux pas me souvenir des..... petites discussions que nous avons eûes et je me croirai

très heureux si je puis avoir la chance de vous rendre service.....

Lucie respira avec un peu plus de facilité. Le commandant, cette fois, jouait si habilement sa comédie qu'elle croyait réellement qu'il regrettait sa première attitude et que maintenant, il était devenu vraiment un homme sincère.

— Merci, commandant, merci infiniment ! répondit elle en s'animant quelque peu. On m'a conseillé de chercher à obtenir une mesure de grâce... Ne croyez-vous pas que l'on pourrait obtenir de cette façon, une appréciable diminution de la peine ?

Du Paty se mit à réfléchir.

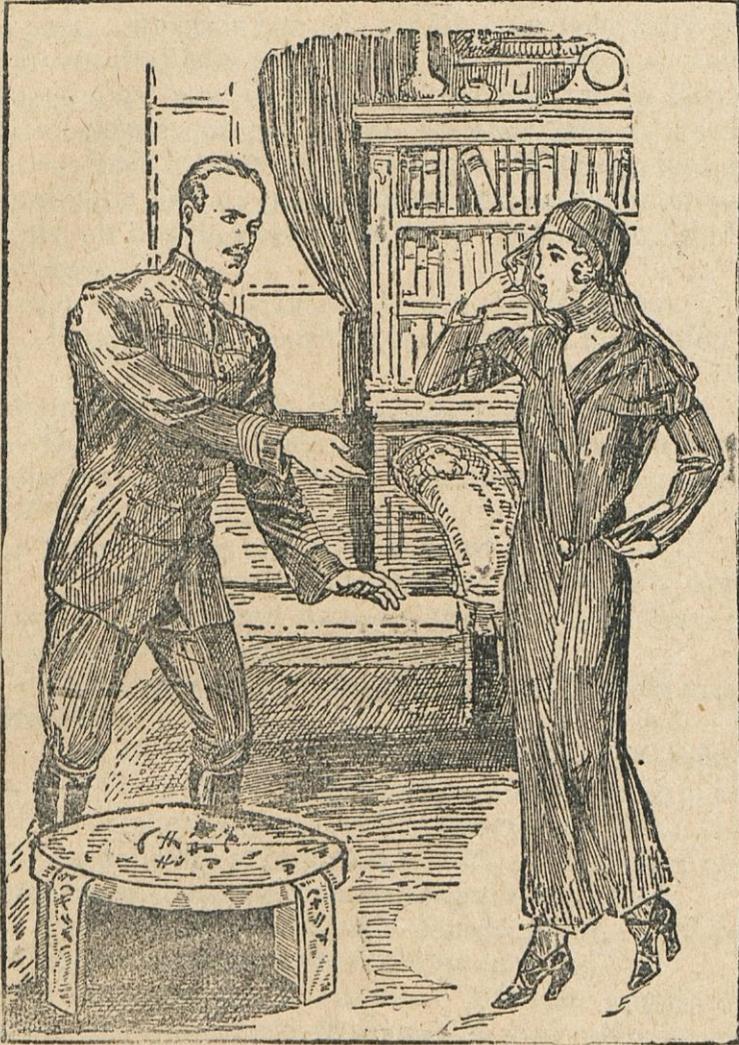
— Il ne manquerait plus que ça ! se disait-il. Si une mesure de grâce intervenait et que cet animal de Dreyfus pouvait rentrer tranquillement chez lui, il n'y aurait plus aucun espoir pour moi d'arriver jamais à posséder cette désirable créature... Heureusement que la chose est tellement improbable que ça ne vaut pas la peine d'y penser. Rien ne m'empêche, d'ailleurs de pousser un peu aux roues pour que ce misérable traître soit déporté le plus tôt possible tout en faisant semblant de chercher à accomplir des miracles pour le sauver.....

Enfin, il murmura avec un air méditatif :

— Oui... Evidemment..... Une mesure de grâce..... Ce ne serait pas impossible !..... Ce serait le meilleur moyen d'éviter au capitaine Dreyfus les horreurs de la déportation.....

— Et si je sollicite une telle mesure, appuyerez-vous ma requête commandant ?

— Certainement, Madame !..... Je vien de vous dire que vous pouviez disposer de moi comme vous l'entendrez..... Il faut que ce soit votre mari lui-même, ou son avocat, qui rédige la supplique à adresser au chef de l'Etat..... Cela fait, vous me l'apporterez et je la remettrai



*...puis il s'inclina à nouveau et il désigna
un fauteuil... (page 495).*

au général Mercier avec avis chaleureusement favorable de ma part..... Je crois que cela suffira pour vous faire obtenir un résultat très appréciable, car, comme bien vous pensez, ce n'est pas réellement le président de la République lui-même qui prend une décision dans ce genre d'affaires, mais le ministre compétent..... Le président de la République ne fait pas autre chose que de mettre sa signature au bas de l'ordre de grâce qu'on lui présente tout préparé.....

Les beaux yeux de Lucie s'illuminèrent de joie.

— Je peux donc encore espérer que tout finira bien ? fit-elle.

Le misérable fit de la tête un signe affirmatif.

— Oui, Madame, déclara-t'il. Je suis persuadé de ce que nous arriverons à de bons résultats avec un peu de persévérance et d'audace.....

La jeune femme se leva et conclut :

— Je vous remercie de tout cœur, Monsieur le commandant..... Je vais tout de suite aller voir mon mari et lui annoncer cette bonne nouvelle.....

Ce disant, la malheureuse serrait avec force la main du misérable.

— Très bien, Madame..... Vous pourrez, en même temps, dire à votre mari de commencer tout de suite la rédaction de sa supplique..... Le plus tôt sera le mieux... Dès qu'elle sera achevée, apportez la moi ici, de façon à ce que personne ne se doute de rien, comprenez-vous ?

— Je comprends très bien, commandant..... Au revoir et, encore une fois, merci de tout cœur.....

— J'aurai recours à toute mon influence auprès du ministre ; et vous savez sans doute que mon influence est assez grande.....

Elle lui serra de nouveau la main, puis abaissant sa voilette, elle sortit.

L'officier rentra dans son bureau et se hâta de s'ap-

procher de la fenêtre pour voir encore une fois Lucie qui s'éloignait.

— Elle sera à moi ! se disait le libertin avec un cynisme révoltant. Et le jour où elle sera à moi, sera le plus beau jour de ma vie, car je n'ai encore jamais rencontré une femme qui me plaise autant que celle-là !.... Et cette fois, c'est elle-même qui est venue m'indiquer le meilleur chemin à suivre pour arriver à mon but !

CHAPITRE LXXI.

UNE TENTATIVE INUTILE.

— Ma chère Lucie !

Le capitaine Dreyfus courut à la rencontre de sa femme qu'il serra passionnément entre ses bras.

Puis, comme il le faisait chaque fois qu'elle venait lui rendre visite, il lui demanda :

— Est-ce que tu as obtenu quelque chose ?

Lucie fit de la tête un signe négatif.

— Pas encore, répondit-elle, Mais.....

Le prisonnier l'interrompit avec un air anxieux.

— Mais quoi ? interrogea-t'il.

La malheureuse eut un sourire à peine perceptible et reprit :

— J'ai trouvé une voie qui nous conduira sans doute à la fin de nos tribulations.....

— Vraiment !

— Oui, Alfred..... Il existe un moyen d'empêcher que tu sois déporté.....

Le détenu eut un triste sourire et il hocha la tête avec un air incrédule.

— Tu dois te tromper, Lucie, dit-il d'une voix douce et résignée. Ça ne me paraît pas possible.....

— Et pourtant, c'est comme ça !

— Mais..... de quoi s'agit-il ?

— Il faut que tu adresses une supplique au président de la République pour demander unem esure de grâce.....

— Une mesure de grâce ?

— Oui, Alfred..... C'est ce qui m'a été conseillé.....

— Et qui est-ce qui t'a conseillé ça ?

Lucie fut impressionnée par le changement qui venait de se produire tout-à-coup dans l'attitude de son mari et dans sa voix qui était devenue dure et sévère.

Elle hésita un instant et le courage lui manqua pour dire la vérité.

— Qui ? répondit-elle. Mais..... tous nos amis !

— Ceux qui t'on donné un conseil de ce genre ne peuvent pas être des amis, répondit le prisonnier sur un ton catégorique.

Et se mettant à marcher nerveusement à travers la pièce, il reprit :

— Jamais je ne consentirai à solliciter unè mesure de grâce ! Ne comprends-tu donc pas qu'une mesure de grâce ne peut être prise qu'en faveur d'un coupable et que moi je suis innocent ?

— Je sais bien que tu es innocent, Alfred.....

— Et alors, pourquoi me proposes-tu d'adresser une supplique au président de la République pour demander grâce ?

— Parce que je ne pense qu'à une seule chose, mon chéri : éviter notre séparation..... Pour cela, je suis prête à tenter n'importe quoi.....

— N'importe quoi pourvu que ce ne soit pas dés-honorant ! se récria Dreyfus avec énergie. Quand on a

commis aucune faute, on ne s'abaisse pas à solliciter la grâce de ceux qui vous ont persécuté..... Je préférerais mille fois mourir que faire une chose pareille !

Lucie se cacha le visage entre les mains et se mit à pleurer silencieusement. Ne pouvant supporter la vue de ses larmes, Dreyfus se détourna :

— Je te supplie de réfléchir ma chérie ! fit-il. Ne comprends-tu pas qu'en sollicitant une grâce, j'admettrais avoir commis un crime ?

— C'est vrai, Alfred..... Je n'avais pas pensé à cela...
Le malheureux la serra de nouveau entre ses bras.

— Ah, ma pauvre Lucie ! soupira-t'il. Je crois bien qu'il n'y a plus aucun espoir de sortir de ce guêpier !

Elle fixa sur lui un regard rempli de détresse.

— Alors..... que va-t'il advenir de nous Alfred ? gémit-elle.

— Dieu seul le sait, répondit le prisonnier en haussant les épaules.

— J'ai tellement peur qu'un jour ou l'autre, quand je viendrai ici, on me dira que tu n'y es plus !... J'ai peur qu'on te fasse partir sans que je puisse même te dire adieu !

— Je ne peux pas croire cela, Lucie.....

— Si je pouvais seulement obtenir quelques informations certaines au sujet de ce qui aura été décidé !... Je ne puis supporter cette incertitude mon cher Alfred !

— Courage, Lucie..... Que veux-tu faire contre l'inévitable ?

— Si on voulait au moins me permettre de t'accompagner, je me résignerais plus facilement..... Sans toi, la vie ne peut avoir aucun attrait pour moi.....

— Pauvre petite.....

Voyant que son mari était très ému, elle voulut tenter encore une fois de lui faire changer d'avis.

— Si, malgré tout, fit-elle timidement, tu écrivais

quand même une supplique ?

Mais le prisonnier ne lui laissa point le loisir d'en dire davantage.

La repoussant d'un geste instinctif, il lui répondit sur un ton sévère :

— Si tu m'aimes réellement, Lucie, tu ne dois plus me parler de celà... Plus jamais !

L'infortunée n'osa point insister.

Elle comprenait d'ailleurs qu'Alfred avait raison et que le seul fait de solliciter sa grâce constituerait un aveu de culpabilité.

Le détenu serra sa femme sur son cœur et l'embrassa éperdument. Puis ils se séparèrent en silence après avoir échangé des regards qui en disaient plus long que n'importe quelles paroles.

La pauvre Lucie Dreyfus sortit de la Santé le cœur dilaté d'angoisse.

Maintenant, tout espoir était définitivement perdu. Il n'y avait plus rien à faire... Absolument rien !

**

Lucie erra longuement à travers les rues, sans but précis, comme un navire privé de son pilote qui se laisse emporter au gré des flots.

Finalement d'une façon presque machinale, elle se dirigea du côté où demeurait Maître Demange, le défenseur de son mari.

L'avocat, qui était à la maison, la reçut tout de suite; la première chose que la jeune femme lui demanda fut s'il savait ou on allait envoyer Alfred.

— Non, répondit l'homme de loi, je n'ai encore reçu aucune communication à ce sujet, mais je suppose que ce

sera soit à l'Ile du Roi, soit à l'Ile du Diable... Je tâcherai de faire en sorte que ce soit à l'Ile du Roi où il serait logé à la forteresse... Ce serait de beaucoup préférable au séjour à l'Ile du Diable...

— Et croyez-vous que je pourrais obtenir la permission d'aller le rejoindre là-bas avec les enfants ?

— Je pense bien que nous y arriverons, Madame, mais pas tout à fait dès le début... Il faudra que vous ayez la patience d'attendre un peu...

Un sourire d'une amertume infinie apparut sur les lèvres pâles de Lucie.

— Attendre, attendre !... Toujours attendre ! gémit-elle. Il y a plusieurs mois que je n'entends pas dire autre chose et plus j'attends plus les événements prennent une tournure désastreuse !

— Je comprends fort bien à quel point tout cela doit être pénible pour vous, Madame... Toutefois, il est indispensable de vous cuirasser contre vos émotions, autrement, nous n'arriverons à rien... De plus, il n'y a pas de raison pour que vous vous désespériez comme vous le faites puisque nous avons pour nous une certitude indiscutable ; celle de l'innocence de votre mari, et c'est à mon avis, là-dessus que nous devons baser notre ligne de conduite et non point sur des détails secondaires... Mon but à moi est d'arriver à démontrer que votre mari a été condamné à tort...

— Et pour quand compteriez-vous atteindre ce résultat, Maître Demange ?

— Il est certain que cela demandera un peu de temps... Il s'agit tout d'abord d'obtenir des preuves... Mais l'exil de votre mari ne sera point perpétuel, cela, je vous le garantis...

— Je ne sais si je pourrai supporter une aussi longue attente... J'ai conseillé à mon mari d'adresser une supplique au président de la République, mais...

Demange fronça les sourcils.

— Vous lui avez donné ce conseil, vous ?

— Oui... Pourquoi celà vous étonne-t-il à ce point ?

— Parce que celà me paraît presque incroyable, Madame !

— Celà vous semblera plus logique si vous prenez la peine de tenir compte de ce que j'aime mon mari et que je suis prête à faire n'importe quoi pour qu'on me le rende...

L'homme de loi se mordit les lèvres.

— Oui, je comprends, fit-il, mais si vous voulez réellement travailler pour le bien de votre époux, vous devez vous préoccuper, d'abord et avant tout, d'aider à démontrer son innocence...

— Celà est évident... Mais on m'avait conseillé...

La pauvre femme ne put achever sa phrase, parce qu'elle suffoquait presque.

— Quoi ?... Qu'est-ce qu'on vous a conseillé ? interrogea l'avocat d'une voix presque dure.

Madame Dreyfus leva vers lui des yeux remplis de larmes et répondit dans une espèce de souffle à peine perceptible :

— On m'a conseillé de dire à Alfred qu'il sollicite une mesure de grâce...

Celui qui vous a donné ce conseil ne peut être qu'un de vos pires ennemis, Madame, dit l'homme de loi. Quelqu'un qui vous veut réellement du mal, ou plutôt qui veut du mal à votre mari...

— Vraiment ?... Vous croyez celà...

— A mon avis, celà ne peut faire l'ombre d'un doute... Par le fait même qu'il demanderait sa grâce, le capitaine Dreyfus avouerait qu'il est coupable...

— C'est à peu près exactement ce que mon mari m'a dit lui-même tout à l'heure...

— Ça ne m'étonne pas...

— Pourtant... Le commandant du Paty...

Maitre Demange interrompit la jeune femme avec un air stupéfait.

— Le commandant du Paty ! s'écria-t-il. Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ? Est-ce que ce serait lui qui vous aurait recommandé de conseiller à votre mari de solliciter une mesure de grâce ?

— Oui... C'est lui...

Un sourire indéfinissable apparut sur les lèvres de l'éminent juriste.

— Je suppose, fit-il après un moment de réflexion, que le commandant vous aura dit cela parce qu'il ne savait pas comment faire pour vous consoler... En tout cas il a du parler sans prendre le temps de réfléchir, car il est trop au courant de la procédure pour avoir pu vous donner de sang-froid un aussi mauvais conseil...

Lucie demeura pensive.

Tous les détails de l'entretien qu'elle avait eû avec le commandant du Paty lui revenaient à la mémoire.

— Est-ce qu'il ne vous semble pas que j'ai raison, Madame ? demanda Maitre Demange après un moment d'attente.

La jeune femme abaissa la tête en signe d'affirmation ; puis elle répondit à voix basse, comme se parlant à elle-même :

— Oui, vous avez raison... Je suppose qu'il a seulement voulu me consoler...

— C'est évident, parce que, s'il en avait été autrement, il n'aurait pas manqué de vous faire comprendre clairement que les voies à suivre dans le but de démontrer l'innocence de votre mari sont d'une tout autre nature...

— Oui... En effet...

Elle ne dit pas autre chose, parce que la désillusion qui lui serrait la gorge l'empêchait de parler clairement

et qu'elle sentait des larmes lui monter aux yeux.

Et elle se leva pour prendre congé.

Maitre Demange se leva également, et saisissant une main de sa cliente, il lui dit d'une voix vibrante de sincérité :

— Continuez d'être courageuse comme vous l'avez été jusqu'à présent, Madame Dreyfus... Je vous promets que nous finirons par vaincre, parce que nous avons le bon droit pour nous...

— Mais... Jusqu'à présent, nous n'avons encore rien obtenu !

— Vous faites erreur... Quoi que les choses ne puissent avancer qu'avec une lenteur extrême, les investigations ne s'arrêtent pas un seul instant... Nous travaillons avec une infatigable constance et vous ne devez pas perdre votre confiance en notre victoire finale...

— Bien, Maitre Demange... J'ai confiance en vous... dit la pauvre femme.

Et elle sortit de l'appartement d'un pas incertain comme une personne qui ne sait pas ce que lui réserve la vie et qui en éprouve une terreur extrême.



Quand elle se trouva de nouveau sur le trottoir, Lucie Dreyfus se sentit prise d'un découragement indescriptible.

L'avocat ne cessait de lui dire d'espérer en l'avenir et tout le monde lui disait à peu près la même chose. Mais ça leur était bien facile, à tous ces gens de lui donner des conseils de patience et de sagesse !... Restait à voir s'ils auraient été capables de conserver une aussi héroïque attitude s'ils s'étaient trouvés eux-mêmes à sa place !



CHAPITRE LXXII.

LA SOIF DE VENGEANCE.

— C'est toi, ma chérie ? Quel bonheur !... A quoi dois-je cette agréable surprise ?

Tout en parlant ainsi, le colonel Esterhazy s'effaçait pour laisser passer Amy Nabot qui venait d'apparaître sur le seuil de la porte.

La jeune femme alla s'asseoir sur un canapé et elle repoussa d'un geste impatient le colonel qui s'était approché d'elle avec l'intention évidente de l'embrasser.

— Laisse-moi tranquille ! fit-elle sur un ton de mauvaise humeur. Je suis fatiguée...

Esterhazy se mit à rire.

Ce n'est pourtant pas un travail bien fatigant que de se laisser embrasser ! fit-il avec un air jovial.

Sans même daigner lui répondre, l'aventurière se renversa en arrière, sur les coussins du canapé, croisa ses jambes et demanda :

— Est-ce que c'est vrai qu'il a déjà été décidé que Dreyfus partirait pour l'Ile du Roi le 17 de ce mois ?

Le colonel fronça les sourcils avec un air de contrariété qu'il ne cherchait nullement à dissimuler.

— Dreyfus !... Toujours Dreyfus !... gronda-t-il avec dépit. On dirait vraiment que cet animal-là t'intéresse

plus que n'importe qui ou n'importe quoi au monde !... Est-ce que tu ne le considères donc pas encore comme liquidé ?

— Non... Pas encore...

— Sacrebleu !... Mais sais-tu que tu es vraiment terrible, Amy !

— Tu crois ?

— Évidemment !... Je n'aimerais pas figurer au nombre de tes ennemis !... Je crois que tu ne pardonnes même pas à tes adversaires après qu'ils sont morts et enterrés !

— Pour une fois, tu as deviné juste, répondit la jeune femme. C'est bien ainsi...

Esterhazy lui prit la main et se mit à la regarder fixement dans les yeux.

— Quel démon tu fais ! chuchotta-t-il, mais ça n'empêche que tu es délicieuse et que je t'adore !... Et je sais bien que je ne suis pas le seul !... Tous les hommes qui tombent dans tes filets demeurent tes fidèles esclaves... À l'exception de cet imbécile de Dreyfus qui, lui, est devenu ta victime !... Je me suis demandé plusieurs fois d'où vient cet extraordinaire pouvoir de fascination que tu possèdes, mais je ne suis encore jamais parvenu à me l'expliquer...

— Je ne suis pas venue ici pour t'entendre réciter de pareilles bêtises ! répondit l'aventurière avec aigreur.

— Je comprends celà, rétorqua l'officier. Mais moi, de mon côté, je ne tiens pas absolument à ce que tu me parles de Dreyfus chaque fois que nous nous rencontrons. Pour être tout à fait sincère, je t'avouerai même que celà m'agace prodigieusement !... Je déteste Dreyfus !

— Et moi pas, peut-être ?... Ma haine envers lui ne s'apaisera que quand je le verrai réellement sombrer dans les plus profonds abîmes du désespoir... Il faut qu'il meure... Et il faut que sa femme et ses enfants meurent

également !... C'est une race maudite qui doit être exterminée !

Pendant qu'elle parlait ainsi les yeux de la méchante créature scintillaient d'une lueur de férocité inouïe. Tout à coup, elle se leva et durant quelques instants elle demeura absorbée dans de sombres méditations, puis elle demanda :

— En somme, tu ne m'as pas encore dit si c'est vrai qu'on va l'envoyer à l'Ile du Roi...

— Oui, c'est vrai...

— Et pourquoi ne l'envoie-t-on pas à l'Ile du Diable ? Pourquoi faut-il qu'on aie encore de la pitié pour cet homme ?... Il fallait l'envoyer dans un endroit où l'on puisse être sûr qu'il crèverait lentement, de fièvres et de privations !

Esterhazy haussa les épaules.

— Je ne peux pas te répondre à cette question, fit-il parce que je ne suis pas du tout renseigné au sujet des discussions qui ont dû précéder la décision qui a été prise à cet égard... Le général Mercier a donné des ordres très stricts pour que le secret soit bien gardé...

— Quelle blague ! s'écria Amy Nabot avec un air méprisant. Tu peux être sûr que j'arriverai bien à le connaître, moi, ce fameux secret !

— C'est bien possible... Mais dans ce cas, je ne vois pas bien pourquoi tu viens te renseigner auprès de moi...

Sans paraître avoir entendu cette remarque, la jeune femme reprit :

— Par quelle voie doit-il être acheminé vers l'Ile du Roi ?

— Par La Rochelle, répondit docilement le colonel. Le départ s'effectuera à minuit...

Amy Nabot s'assit de nouveau sur le canapé et se mit encore une fois à réfléchir. Le regard fixé au sol, elle demeura un long moment immobile et silencieuse, mais

elle sourit à plusieurs reprises, avec un air tout à fait diabolique.

Le colonel l'observait en hochant la tête avec perplexité.

Tout à coup, il s'exclama :

— Est-ce qu'il est permis de savoir ce que tu es en train de ruminer ?

— Non... Je ne veux pas que l'on m'interroge...

Puis l'aventurière se leva d'un mouvement impatient, et, s'approchant de la fenêtre, elle regarda dans la rue dont la chaussée était couverte de neige.

— A quelle heure le train doit-il arriver à La Rochelle ? demanda-t-elle encore après un moment, sans même tourner la tête vers l'officier.

— Demain, vers midi...

— Très bien... Nous allons donc partir ce soir pour La Rochelle...

— Mais... Tu es complètement folle !

— C'est bien possible, mais ça n'a aucune importance en ce qui concerne la présente affaire... Habille-toi et sors pour aller t'informer des heures de départ des trains... Pendant ce temps je vais rentrer chez moi où t'attendrai pour aller ensemble à la gare...

— Tu crois ? hurla Esterhazy, hors de lui d'indignation, tu t'imagines que je n'ai rien autre à faire que de me tenir jour et nuit à ta disposition pour satisfaire tes ridicules caprices ? Je suis soldat et il faut, avant tout que je m'occupe de mon service...

L'aventurière haussa les épaules avec un air d'indifférence parfaite.

— Tu n'as qu'à demander la permission de t'absenter, répondit-elle tranquillement. On ne te la refusera certainement pas...

— Impossible !... Les choses ne sont pas aussi simples que tu le crois...

— Il n'y a rien d'impossible pour les gens qui ont un peu d'intelligence et de volonté, mon cher ami !... Demande la permission et tu verras bien qu'on te l'accordera...

Déjà à demi convaincu, le colonel continuait de hocher la tête :

— Dis-moi au moins ce que tu as l'intention d'aller faire à La Rochelle...

— Je te le dirai après... Pour le moment, nous n'avons pas de temps à perdre en longues explications...

Esterhazy n'avait pas l'énergie suffisante pour se rebeller. En outre, il se promettait un certain plaisir de ce voyage en compagnie d'une aussi jolie femme. Il se contenta donc de sourire et de répondre avec une vague ironie :

— Sa Majesté commande et le fidèle esclave n'a qu'à obéir, n'est-ce pas ?

Et il se prépara immédiatement à sortir.

Durant quelques minutes, un silence absolu régna dans la pièce, puis Amy Nabot demanda encore :

— Tu ne m'as pas encore dit si notre « ami » est parti comme il l'avait promis...

— Oui... Il est parti aussitôt qu'il a reçu les papiers. Je l'ai conduit moi-même à la gare...

L'aventurière laissa échapper un soupir de soulagement.

— Tant mieux ! fit-elle. Nous pouvons donc être certains de ce qu'il n'y a plus rien à craindre de ce côté ?

-- Oui... A moins que... A moins qu'il revienne un jour ou l'autre...

-- Comment ?... Que veux-tu dire par là ?

— Je veux dire qu'on ne peut jamais se fier tout à fait à un individu comme celui-là... Selon toute probabilité, il pensera à nous dès qu'il aura besoin d'argent... Il sait bien que nous sommes à sa merci, et à l'occasion, il